

SEULE SUR UN OCEAN BOISE

Par Michaël Rochoy (<http://mimiryudo.free.fr/nouvelles.html>)

A ma Nymphé.

Peddy s'arrêta de grimper, essoufflée.

Elle prit une longue inspiration jusqu'au plus profond de son abdomen avant d'oser regarder plus bas.

Tout était changé. Le terrain était meurtri. Certains arbres étaient déracinés. Arraché, frappé, le sol n'était plus que lambeaux tâchés de sang. Elle avait beau avoir toujours vécu ici, elle ne pouvait plus reconnaître son lieu de vie.

Peddy parcourut le champ de ruines du regard. Aucune trace de la famille qui lui restait. L'attaque qu'ils venaient de subir n'était pas la première et ne serait sûrement pas la dernière... Pourvu qu'ils s'en soient sortis indemnes, cette fois encore !

Mais cette fois, elle sentait que ses espoirs étaient vains...

Peddy avait des rêves simples, qui ne mettaient en scène ni luxe ni gloire. Non, ses plus chers désirs étaient juste de pouvoir sortir de jour en pleine lumière, s'exposer, manger sans se cacher, se déplacer sans se faufiler... Vivre sans la crainte que ses proches pourraient mourir d'une attaque imprévue.

Hélas contre les forces aériennes que la guerre avait déployées, elle se sentait minuscule.

Peddy finit de reprendre son souffle, et contempla l'horizon de là où elle s'était réfugiée. La vue, elle le savait, était imprenable. Aujourd'hui, toutefois, il y avait de la nostalgie qui ajoutait une certaine poésie au décor.

Des troncs par milliers, similaires à celui auquel elle était grimpée, s'étendaient à l'infini, quelque soit la direction dans laquelle elle se retournait. Leur épaisseur et leur poids les faisaient ployer, dessinant de vagues arcs de cercle, comme si de leur vie, ces arbres n'avaient qu'un seul but : se courber au-delà des terres.

Ils étaient si élancés vers l'horizon que Peddy n'arrivait pas à en voir le bout. Etaient-ils feuillus, étaient-ils morts ? Seul le soleil qui derrière se couchait lentement, eût pu connaître leur vigueur.

Ça et là, quelques rondins émergeaient dans des directions inattendues, brouillant la routine, fuyant leur destinée toute tracée. Ces quelques singularités donnaient une impression de force, transformant la calme et placide mer arboricole en fougueux océan forestier.

Ces arbres, pensa-t-elle, avait dû voir naître trente, quarante générations. Peut-être plus ! Leur abattage intempestif était loin maintenant, et la nature avait enfin repris ses droits sur ce sol avide de végétaux. Le monde s'était calmé, l'acier semblait rangé pour toujours, et après le temps des coupes, on était en droit d'espérer une vie tranquille.

Mais depuis quelques générations, ça reprenait. Pourquoi ?

L'Histoire était chose complexe, faite de tant de guerres, de souffrance et de famine que Peddy avait du mal à comprendre le miracle qui faisait qu'aujourd'hui, elle-même, avec son frêle corps, pouvait encore être vivante.

Elle devait déjà en partie ce prodige à ses arrière-grands parents. Ils étaient parmi les premiers còlons à être arrivés ici. Partis avec quelques amis, au moment où ça *avait senti le vinaigre* sur leurs terres d'origine, ils avaient été des aventuriers de terres presque inconnues. Leur escapade avait été qualifiée de suicidaire — à raison, car leurs amis périrent durant le

périple. Mais eux, pourtant, avaient finalement survécu. Et quant à ceux qui avaient refusé de les suivre « au-delà des arbres », ils n'eurent bientôt plus aucune nouvelle d'eux...

Au moment de s'installer sur ces terres vierges, les ancêtres de Peddy avaient eu un vaste choix et avaient naturellement opté pour un coin chaud et agréable à vivre. Trois générations plus tard, la famille semblait s'être sédentarisée pour toujours.

Peddy avait tout pour être heureuse. Elle était ravissante en tout point, ses petites dents pointues lui donnant un petit air mutin qui ne laissait pas ses amis indifférents. Elle dormait et mangeait à sa guise, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais la paix ne pouvait pas durer...

La guerre avait éclaté subitement. L'ennemi avait été sournois, frappant de nuit, piétinant, abattant, disséquant les terres. Peddy et sa famille étaient par chance sortis, mais quand ils revinrent chez eux ce soir là, leurs amis et leurs voisins avaient été mutilés.

Qui était cet ennemi, que voulait-il ?

Rapidement, les attaques directes se multiplièrent, sans cause connue. Certains survivants, souvent des jeunes qui avaient réussi à se cacher, purent décrire les assauts comme de grandes lames portées par des machines gigantesques venues du ciel, détruisant les abris, labourant le sol, retournant les vivres. Il y avait bien sûr une grande part de fantastique dans ces récits, mais ça n'en rendait pas moins leur écoute intrigante et très inquiétante.

On aurait pu penser que l'alimentation était le motif de cette guerre inattendue — bien que ce n'était pas la famine qui guettait les peuples sur ces terres — mais il semblait pourtant, selon différents témoignages, que les assaillants ne repartaient jamais avec ce qu'ils déterraient, laissant les denrées sécher à l'air libre jusqu'à qu'elles en deviennent immangeables.

Peddy ne comprenait pas cette guerre, comme tous les conflits d'ailleurs. Elle, sa fratrie, ses parents et quelques rares jeunes amis, résistaient tant bien que mal à l'offensive et commençaient sérieusement à envisager la possibilité de *partir au-delà des arbres*. Plusieurs fois, les enfants s'étaient réunis pour contempler l'horizon, comme Peddy le faisait à l'instant même, mais jamais ils n'avaient franchi le pas, craignant trop les punitions de leurs parents...

Jusque là, même s'ils n'offraient aucune résistance, les réfugiés survivaient. Mais, alors que leur cause semblait déjà perdue d'avance face à des assaillants mieux équipés, pour une raison aussi mystérieuse que le début de ce conflit, la menace monta encore d'un cran : la guerre devint chimique.

L'attaque fut violente et brutale : aveuglés par un brouillard, fouettés par la pluie, englués dans une mousse toxique, tous avaient tenté de se mettre à l'abri. Peddy avait fait son possible pour rester accrochée à un arbre, en espérant qu'il serait épargné. Elle avait grimpé, grimpé, grimpé jusqu'à n'en plus pouvoir, luttant pour survivre.

Et maintenant, elle était là. Arrivée suffisamment haut, scrutant le sol de tous ses sens affinés comme des antennes, dans l'espoir de voir des traces de sa famille.

Personne.

Elle redressa son regard vers les arbres qui s'étendaient de son corps jusqu'à l'infini.

Peddy aimait vraiment ces terres. Elle connaissait les arbres qui l'entouraient... Elle aurait même voulu en savoir plus sur eux mais ses parents lui avaient interdit de grimper trop haut, de s'éloigner d'eux ... C'était réservé aux adultes, lui avaient-ils dit, dès sa naissance. Evidemment, tout ceci avait aiguisé la curiosité de l'enfant, mais pas au point de l'éloigner de sa famille, de se décrocher de la maison qui l'avait vu naître.

Sauf aujourd'hui...

De cet océan boisé, elle s'était toujours senti la Nymphé, mi-Dryade, mi-Océanide. Mais tout de suite, là, dans ce calme affreux, ce silence intolérable, elle n'avait plus qu'une envie : partir. Loin, ailleurs, là où le danger n'existait plus.

Une croyance subite et irraisonnée en un monde meilleur venait de germer dans son esprit. En naquit une nécessaire obsession, un fantasme d'ailleurs : elle allait continuer à grimper sur sa branche, suivre ses courbures, aller jusqu'à l'horizon, aller jusqu'au bout de son océan. Et comme ses ancêtres, quitter ce monde pour un autre plus paisible.

Peddy avança lentement, maladroite sur une branche s'affinant sensiblement. Affaiblie par les assauts et par un jeûne prolongé, son cœur tambourinait et son souffle était haletant.

Elle n'était jamais venue jusqu'ici, et n'importe qui aurait pu la voir, à découvert, mais peu lui importait, il fallait qu'elle s'en aille d'ici. Ce n'était finalement pas tant ces lieux qu'elle aimait mais la vie qui y régnait ; et tout de suite, il n'y en avait plus qu'une seule, tentant désespérément de fuir.

Les attaques avaient cessé. Quand ? Peddy n'aurait pas su le dire précisément. Aussi brutalement qu'elles avaient commencé, voilà tout. Peut-être quand la pluie s'était estompée...

L'arbre se montrait de plus en plus long. Peddy se sentit lourde. Elle ignorait encore qu'elle portait la vie en elle. *La Nymphé des océans boisés est bien lente en son milieu...* pensa-t-elle.

En dehors du simple problème de la traversée de l'arbre, il y avait également la question de la fin du voyage. Comment était la cime de l'arbre ? Allait-elle réussir à s'échapper comme ses arrière-grands-parents ? Comment s'y étaient-ils pris au juste, pour accéder au-delà des arbres de leurs terres d'origine ?

Il n'y avait aucun moyen de bondir ou de sauter, quand on est accroché avec force à une branche...

La solution viendrait sûrement d'elle-même le moment venu, du moins il fallait l'espérer. Pour l'instant, il fallait avancer... D'autres l'avaient fait avant elle, alors malgré la fatigue, Peddy continua.

Un certain temps après — combien, impossible à dire — elle découvrit au loin avec autant de surprise que de déception la cime de l'arbre... Le sommet rêvé, fantasmagorique avec ses plumes, ses feuilles, ses poils enchevêtrés, ses couleurs flamboyantes, sa teinte à la fois subtile et extravagante : tout ceci n'était qu'imagination. A la fin, il n'y avait qu'un tronc s'interrompant. Bêtement.

Peddy s'approcha du bord. De l'autre côté, il n'y avait rien. Le vide. Le néant. La mort assurée.

Et maintenant ?

La Nymphé avait faim et était trop loin du sol et trop épuisée pour y retourner manger. Qu'est-ce qu'elle aurait donné pour un peu de chair fraîche ! Soudain, comme si une puissance divine avait entendu son appel, elle fut projetée dans les airs par une arme nouvelle, semblable à un râteau noir raclant chaque tronc pour le purifier des derniers survivants de la guerre express.

L'ennemi l'avait finalement eue, et elle pensait que c'était la fin... Jusqu'à ce qu'elle atterrisse sur une nouvelle branche, indemne !

Celle-ci était plus claire et plus fine que l'autre mais qu'importe. Elle était encore en vie. Miracle.

Peddy n'en revenait pas. Le décor était presque le même, un monde boisé, pour elle seule. Elle descendit sur ses nouvelles terres, et sentit en ses veines couler le sang des colonisateurs.

Elle se sentait fière bien sûr, mais en même temps, deux sensations perçues durant son court vol l'obsédaient.

Tout d'abord, il y avait cette odeur étrange et cuisante, qui lui faisait mieux comprendre quand ses ancêtres parlaient de *quelque chose qui sentait le vinaigre*.

Ensuite, et surtout, Peddy ne pouvait se débarrasser de cette image de ses terres vues du ciel. Ça ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle imaginait. Le vol avait duré moins d'une seconde certes, mais quand on a une semaine de vie, dans la force de l'âge, rien ne nous échappe — surtout pas le fait d'être né sur une tête hideuse et velue au sommet d'un corps gigantesque composé d'un abdomen et de seulement quatre pattes.

Arrivée sur le sol, *Pediculus* arrêta de se tracasser. Elle aurait pu être meurtrie d'apprendre qu'elle était le parasite d'un autre être vivant, mais à quoi bon ? La Nymphe planta ses crocs et gorga sa panse de sang.